

Mauvais génie

(sur Brian Wilson et les films de Wes Anderson)

par Jean-Philippe Tessé

Dans cet article, le critique de cinéma **Jean-Philippe Tessé** propose une analyse comparée entre les personnages qui peuplent aujourd'hui les films du cinéaste américain Wes Anderson et la figure de Brian Wilson. Icône ambiguë des années 1960 et 70, au masque tantôt léger et lumineux, tantôt sombre et tourmenté, Wilson incarne pour l'auteur une figure de l'échec propre à la culture pop qu'il rapproche de ses recherches sur le burlesque contemporain. Ce texte est adapté d'une conférence donnée au CAPC dans le cadre du colloque *A travers le miroir. La culture pop et au-delà* (CAPC musée d'art contemporain de Bordeaux, 7 et 8 décembre 2007). Jean-Philippe Tessé est né en 1977. Il est membre du comité de rédaction des Cahiers du cinéma, responsable de la rubrique cinéma de la revue *Chronic'art*. En 2007, il a publié *Le burlesque* aux éditions des Cahiers du cinéma.

« Ainsi donc, le sport et l'objectivité ont pu évincer à bon droit les idées démodées qu'on se faisait jusqu'à eux du génie et de la grandeur humaine. »

Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, I, 13

« Quoi qu'il arrive, j'aurai toujours un pouvoir spirituel sur ce monde »

Brian Wilson

Décerner à Brian Wilson, comme on a coutume de le faire, le titre de « génie » étonnerait tout autant Ulrich, le héros de *L'Homme sans qualités*, qui fut ébranlé en découvrant dans le journal qu'un cheval de course ait été qualifié de « génial ». Le siècle de Brian Wilson a enterré, ou du moins complètement reformulé l'idée classique du génie, celle de la Renaissance telle que l'incarnait, par excellence, Léonard de Vinci. Le siècle précédant avait préparé le terrain, notamment à travers les romantiques, en raccommmodant la biographie et l'œuvre : à la suite de Novalis, le 19ème siècle invente la figure du génie malheureux, victime de sa mélancolie ou des circonstances de sa vie, de Van Gogh à Nerval en passant par Evariste Galois. Mutation suivante : Einstein tire la langue. Brian Wilson est bien un génie de son siècle parce que sa manière particulière de vivre son talent, son malheur d'être surdoué recouvrent un basculement essentiel : la réunification de la haute et de la basse culture par ce sésame qu'est le mot « pop ». Brian Wilson est un « génie de la pop », c'est-à-dire un génie d'en bas, que son époque a placé en haut, à mesure que la pop, cette passion de l'inauthentique (et Wilson est le prince des arrangements, de la musique artificielle et sophistiquée des studios) a acquis la respectabilité de l'art. C'est un génie comme l'aime son temps : loufoque, dépressif, et surtout quelqu'un qui n'a pas été au bout de son parcours, qui n'a pas accompli ce que le fantôme pesant du génie le pressait à faire – le grand œuvre.

Bref, Brian Wilson est un personnage type du cinéma de Wes Anderson, jeune cinéaste américain dont les personnages sont tous plus ou moins des génies qui ont mal tourné : l'adolescent cancre suractif et au comportement adulte de *Rushmore* (1999), tous les membres de la *Famille Tenenbaum* (tennisman, écrivain, financier), l'ersatz de commandant Cousteau dans *La vie aquatique* (2004) – tous brillants et nuls, pitoyables et surdoués. La convergence entre la vie du chanteur des Beach Boys et les films du Texan est d'autant plus fertile que Wes Anderson est souvent qualifié de « cinéaste pop », au nom de son appétence pour la musique pop / rock, pour la narration en saynètes, en vignettes, l'aspect très fabriqué de ses films qui les fait ressembler à des albums de famille ou des pochettes d'album.

Brian Wilson, donc, personnage andersonien. Du moins, les héros de celluloid auraient pu être

inspirés par le pop-singer : le champion de tennis qui s'arrête en plein match, saisi par un vertige existentiel, c'est Wilson après *Pet Sounds*, incapable d'enchaîner, bloqué par la beauté de sa musique, plongeant dans la dépression. Les héros de Wes Anderson ressemblent à Brian Wilson car de lui, ils compilent les traits : farfelus, dépressifs, ils échouent, ratent, mais dans l'échec ils ont une sorte de grandeur, d'héroïsme et de majesté à la fois sublimes et dérisoires. A la marche du monde qui leur demande des comptes, les génies de Wes Anderson opposent un repli mélancolique et autiste (le *In My Room* des Beach Boys). Il s'agit moins, pour eux, de produire ce que l'on attend d'eux, plutôt que d'achever une quête intérieure, à l'image du requin-jaguar que chasse Steve Zissou dans *La vie aquatique*, une manière de figuration analogique du « mur du son » de Phil Spector. L'œuvre, quant à elle, est laissée à l'état de fragment. L'album le plus mythique de Brian Wilson n'est pas *Pet Sounds*, trop parfait, mais *Smile*, voulu plus que parfait, et donc condamné à demeurer quasiment virtuel. L'inachèvement, l'inaccomplissement fabriquent le mythe. La valeur de l'expérience, de la démarche, est par contre devenue centrale (c'est une possible définition de la modernité, du moins telle que l'entend Baudelaire, par exemple). Brian Wilson est le type du génie pour lequel le 20ème siècle va se passionner : celui qui échoue et/ou fait silence, se révèle bizarre et malheureux, explose en vol. Le romanesque pop des personnages de Wes Anderson n'a pas d'autre origine, car eux aussi sont pris dans un entre-deux entre le génial et le raté, qui est leur territoire et celui de la mélancolie. Ils illustrent la mutation du rapport du génie à l'œuvre : ce n'est plus un rapport vertical d'élévation, mais un quadrillage et un réseau où se mêlent, à distance variable, d'une part le moi de l'artiste qui glisse sur l'échelle qui va de l'autisme à la dissolution dans l'œuvre, du refus d'endosser la responsabilité de l'œuvre jusqu'à sa dépossession ; d'autre part le tout de l'œuvre, qui n'est justement plus un tout, mais un ensemble de possibilités, du fragment à la totalité, de l'essai à la complétude. Est génial ce qui se tient au seuil du néant, sur la dernière marche avant la chute. Qu'est-ce qui sépare le génie du silence ou de la chute ? Rien, sinon il serait vain d'être un génie aujourd'hui : c'est dans le silence et dans la chute que le génie fabrique l'héroïsme de son temps.